

Une perle dans la boue [fin]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **31 (1963)**

Heft 11

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

hypocrite, mais détestant la provocation —, c'est une attitude suffisante pour la gloire de l'homosexualité, et un exemple rare.

Finalement, il suffit maintenant de le découvrir, cet exemple est le plus noble, le plus pur, le plus éloigné du scandale, qui nous ait été donné depuis longtemps. François Mauriac, «le grand écrivain catholique», apparaît comme un ange noir auprès de cet archange lumineux. Car le miroir franchi est redevenu pur, le passage de Jean n'a rien troublé. Et, plus encore, éclairée de l'au-delà, son œuvre réfléchit et, seule, reflète ce qu'il fut. R.G.D.

Une Perle dans la Boue

par Bichon

Fin

Mais la comédie tourne au drame dès que nous retrouvons Querelle. Un Querelle contrebandier cette fois. Aidé de Vic, un jeune matelot de son bateau, «Le Vengeur», il fait passer un colis d'opium de la mer jusqu'à terre, à la barbe des douaniers du port. La «marchandise» est pour le tôlier de «La Féria». Mais Vic reste un témoin gênant. Alors Querelle l'assassine froidement, au cours d'une promenade entre chien et loup dans les fossés des remparts. Ce n'est pas son premier meurtre, ni du reste son dernier. C'est un meurtre «utile»; alors trêve de remords. Le jeune homme cependant reste sensible au fait qu'il est un meurtrier; et son imagination, plus que sa conscience, travaille : «Affirmer que le criminel, au moment qu'il commet son crime, croit n'être jamais pris, est faux (écrit Genet, qui continue). Sans doute refuse-t-il de distinguer avec précision la suite effroyable pour lui de son acte, cependant qu'il sait que cet acte le condamne à mort... Dans le fossé, Querelle était debout, adossé à un arbre, isolé par le brouillard et la nuit. Il tenait son béret à plat, des deux mains, le pompon rouge contre le ventre... En pensée, il comparaisait maintenant devant la Cour d'Assises qu'il se composait après chaque meurtre. Le crime commis, Querelle sentait toujours sur son épaule la lourde main d'un policier... Du coupable arrêté, il avait le regard apeuré, la démarche pesante, mais en soi-même pourtant le sentiment d'être un héros... Les branches étaient humides, et l'espace vide tendu de fils de la Vierge chargés de gouttelettes, qui mouillaient son visage... Aux yeux émerveillés de l'assassin, la forêt était admirable de douceur... Dans le silence, Querelle entendit nettement la voix banale du Président : «Vous avez égorgé votre complice.» Puis la voix du Ministère public : «Nous réclamons la tête de cet homme.» Puis la voix de la défense... non, c'était des grenouilles qui coassaient... Enfin la Cour rentra. Querelle se sentit pâlir. «La Cour vous condamne à la peine capitale.» Tout disparut autour de lui... Il éprouva une profonde nostalgie de caresses maternelles... «C'est marrant d'être tout seul», conclut Querelle, qui se dirigea d'un bon pas vers «La Féria». — Ou bien je ne m'y connais pas, ou bien cette page, dans son horreur, est admirable. Elle est curieuse aussi, avec cette «profonde nostalgie de caresses maternelles», un thème sur lequel l'auteur revient après chaque coup dur. C'est que Genet, comme Querelle, n'a pas connu sa mère. N'est-

ce pas dans la Bible, «qu'en tout homme, si mauvais soit-il, il y a au moins un élément divin» ?

Après le meurtre, le plaisir. Et quel plaisir ! La scène, qu'on lit généralement deux fois, est torchée de main de maître. Ici, Genet parle incontestablement en connaissance de cause (soit dit, sans vouloir l'offenser). Mais voilà : on m'a prié en haut lieu de ne pas recopier ces pages, décidément trop suggestives. Alors je renvoie mon lecteur au livre, je le laisse entrer seul à «La Féria», monter seul dans la chambre du tôlier — oui, seul, il comprendra vite pourquoi ! Et là, voyeur bouleversé et surexcité, qu'il regarde sans faire de bruit, sans déranger Nono et Querelle, qui du reste prendraient mal la chose. Que personne de mes lecteurs ne crie au scandale. Genet, je le répète, n'est pas un disciple de Henry Bordeaux. Heureusement ! La vie d'abord.

Après le plaisir, les soucis. Et quels soucis ! On a trouvé le marin assassiné dans le chemin de longe des remparts. La police enquête. Il est naturellement exclu qu'un pédé soit mis en cause. — Pourquoi ? Parce que, dans les drames de marins, la victime morte ou plumée est toujours l'un des nôtres, jamais le gars de la marine. Tiens ? et si le meurtrier était justement un collègue du malheureux Vic ? Alors la rousse monte à bord du «Vengeur». Mais Genet, laissant ces messieurs poursuivre leur enquête, nous fait retrouver le lieutenant Seblon, un grand beau blond de 26 ans, follement épris de Querelle, auquel il propose de devenir son ordonnance : «Moi j'veux bien, lieutenant; j'suis à vos ordres», répond le malin singe, qui a deviné, à mille détails, le secret de l'officier. Et Genet poursuit : «Querelle appela son étoile, qui était son sourire... Il marchait en balançant doucement ses hanches étroites, pour bien faire mouvoir le haut de son pantalon, retenu par une large ceinture de cuir bouclée dans le dos. Sans doute avait-il enregistré malicieusement le regard du lieutenant s'attachant souvent sur cet endroit de son corps... Querelle cherchait à exacerber Seblon. Avec beaucoup de naturel il trouvait les poses les plus suggestives, soit qu'il s'appuyât contre le chambranle de la porte, un bras levé pour montrer son aisselle, soit qu'il s'assît sur la table en ayant soin d'y écraser ses cuisses, soit qu'il cambrât les reins, soit qu'il prît une posture plus andacieuse encore et s'avancât les mains dans les poches, tendant l'étoffe de la braguette sur la verge, sur les couilles et le ventre insolent.» — Je ferme les yeux et je vois le tableau. Cependant on s'est cotisé sur le bateau pour offrir une couronne à Vic; Querelle a donné dix francs. De son côté la police piétine: aucun indice en vue. Et Genet n'est pas pressé de nous révéler la suite de l'enquête. Du reste, la punition du coupable lui importe peu, pourvu que fleurisse royalement au soleil la fleur vénéneuse que représente ce coupable.

Durant vingt nouvelles pages, au cours desquelles on avance un peu à l'aveuglette, l'auteur laisse vagabonder sa féroce imagination et nous entraîne, nous, braves pantouflards, dans mille mauvais coups angoissants et excitants. C'est d'abord l'obscur affaire entre Gil et Theo, qui se termine bêtement par la mort du second, que le premier assassine presque involontairement. Puis Robert, furieux et honteux, reproche rageusement à son frère Querelle d'avoir été «emmanché», et encore «par le patron du bordel»; à quoi Querelle répond, couteau en main. On les

sépare à temps. Pour faire diversion, Genet s'intéresse ensuite à la maquerelle, plantureuse et désirable (pour qui aime ça!). Qu'on me permette ici quelques lignes, parmi celles qu'il lui consacre : «Madame Lysiane était bonne et douce. Elle recommandait à ses filles d'être un ange pour ces messieurs... A la caisse, elle pouvait conserver un sourire charmant quand ses yeux s'occupaient à compter le nombre des passes... Et quand elle cessait de sourire, c'était pour passer confortablement sa langue sur ses lèvres. Parfois elle portait sa main chargée de bagues à sa coiffure superbe et blonde, compliquée de boucles et de rouleaux postiches... Elle se sentait issue du luxe des glaces, des lumières et des airs de java, en même temps que cette somptuosité était sa propre haleine chaude, élaborée dans son sein de femme opulente.» — Je n'ai jamais vu de maquerelle, mais je devine que c'est là très exactement son portrait-type; l'œil de Genet enregistre mieux qu'un appareil photographique. Parmi tous les hommes qui l'approche, Madame Lysiane a choisi un jeune amant, Robert. Bonne occasion pour l'auteur de nous servir une nouvelle scène d'amour, normale celle-ci, mais décrite également avec un grand luxe de détails — Robert qui se dévêt, se couche le premier, écarte ses longues jambes poilues sur des trésors secrets : Madame Lysiane devant le lit, qui laisse tomber autour de ses pieds, jupe, dentelles et combinaison, puis dépose ses bijoux dans une soucoupe; les caresses préparatoires du mâle, les rôles de la femelle. — Mais j'ai hâte de revenir aux deux amis, dont Genet dit : «Il (Nono) baignait dans l'atmosphère spéciale que suscite toujours un homme aimant les hommes... Entre eux (Nono et Querelle), pour eux seuls, s'établissait un univers d'où l'idée de femme était bannie... Au moment de la jouissance, un peu de tendresse troublait les rapports des deux mâles. Tendresse n'est pas le mot juste, mais il dit mieux le mélange de reconnaissance à l'égard du corps d'où l'on tire son plaisir, de douceur qui vous fond quand le plaisir s'écoule, de lassitude ensuite, de dégoût qui vous noie et vous allège... L'absence de femme oblige deux mâles à tirer d'eux un peu de féminité, à inventer la femme... Une complicité unit les deux hommes, et cette complicité suscite la femme qui les lie par son manque.» — On ne saurait mieux décrire nos amours fugitives et boîteuses.

Je ne crois pas me tromper en disant que chacun de ces petits tableaux représente la tâche artistique d'une journée d'écriture. En commençant le matin, et peut-être sans même relire les pages de la veille, Genet met en scène le premier personnage qui lui vient à l'esprit. Ce personnage évolue jusqu'à la nuit, au cours d'une ou de plusieurs pages, et le lendemain il est remplacé par un autre; ce qui explique le manque d'unité, le décousu du roman, de tous les romans de Genet. Aujourd'hui, par exemple, il nous parle de Querelle, lequel est devenu marin par paresse, par facilité. Et si les voyages forment la jeunesse, ils ont aussi formé et fortifié chez Querelle, le voleur, l'assassin qu'il était en puissance. Sa mâle beauté lui sert d'appât à gogos. Ainsi, de passage à Beyrouth, il égorge un riche Arménien sodomite pour le voler. A Shanghai, c'est un Russe qu'il expédie ad patres, pour le voler également. En Indo-Chine, sa victime est une petite danseuse qui paie de sa vie le fait d'avoir de trop beaux bijoux, si beaux, que notre matelot les «désire». Au Caire, en Espagne, ailleurs encore, il vole sans tuer, un crime ne s'étant pas ré-

vélé «nécessaire». Ses complices, des marins, sont généralement pris; lui en réchappe par miracle, peut-être aussi grâce à sa bonne étoile, en laquelle il a une confiance sans limite. Et puis il est si rapide à la course; sans compter qu'il pousse toujours son complice devant. Car notre homme est prudent, prudent pendant et après «l'action»; il pense à tout, ne laisse jamais de traces. Exemple : il a huit ou dix caches disséminées autour du monde, où sont planqués ses butins de chasses — à Anvers, dans le clocher de la cathédrale; à Casablanca, dans une banque; à Shanghai, sous les racines d'un baobab de la Légation de France; à Beyrouth, au pied d'un mur de casino; à Brest, dans une brèche des remparts, etc. Une fois terminé son temps de service dans la marine, et venu l'âge de la retraite, il entreprendra un dernier tour du monde, pour récupérer tous ses trésors et les réaliser en bon argent de France — de quoi couler ensuite une vieillesse heureuse et respectable. Un vol de Querelle est en soi une œuvre d'art. A Alexandrie, pendant un arrêt forcé de son bateau, il a dérobé dans une villa arabe des bijoux d'or massif, si lourds à porter, que sa marche en serait gênée s'il les mettait dans ses poches. Alors il les cache sous sa chemise, qui fait sac par-dessous sa ceinture de cuir. Et pour dissimuler le ballonnement du ventre, il fourre une grande branche de mandarinier, avec ses fruits et ses feuilles, dans l'échancrure de la chemise. Et c'est ainsi fleuri, beau comme le génie du printemps, «tel un vivant reposoir» dit Genet, qu'il monte à bord du «Vengeur», où ses camarades lui font fête. Par bravade, Querelle leur lance des fruits d'or cueillis à sa branche. Il a même le toupet d'en offrir un au lieutenant Seblon. «Ce dernier, écrit Genet, quand il eut tourné le dos à la masse virile des matelots couchés sur le pont, mit tout entière la mandarine dans sa bouche et la conserva ainsi dans le creux de la joue.» «Ce sont des couilles de beaux gosses que doivent chiquer les vieux loups de mer, pensa-t-il.»

Mario, le policier, laisse entendre à Querelle qu'il sait que lui et Nono font l'amour, et qu'il voudrait bien en faire autant avec le jeune matelot. Querelle commence par se fâcher tout rouge; les deux hommes se battent; le «poulet» sort son coutelas et menace; le mataf se calme et s'apprivoise. Ils partent ensemble dans la nuit, vers les remparts. Et là, après une longue conversation préparatoire, ce qui devait arriver, arrive, à la grande honte tardive de l'un et à la grande satisfaction de l'autre. Querelle peut dire ensuite qu'il a un deuxième «ami», et Mario un deuxième indicateur. Vraiment Genet est passé maître dans l'art difficile du dialogue; on perçoit en lui un homme de théâtre — qu'il est devenu dans la suite en écrivant «Les Bonnes», «Le Balcon», etc. Il conclut par ces mots : «Pour la première fois, Querelle embrassait un homme sur la bouche. Il lui semblait se cogner le visage contre un miroir réfléchissant sa propre image.» C'est exactement cela. — Cependant Gil, après avoir égorgé Theo avec un tesson de bouteille, a pris la fuite dans la nuit, et s'est réfugié hors de ville, dans l'ancien bagne de Brest, désaffecté et abandonné depuis longtemps; un coin plus désert que le Sahara, paraît-il. Là, dans un trou d'ombre, couché sur un paquet de filins pourris, en seule compagnie des rats, il va passer plusieurs semaines, nourri par le petit Roger, un jeune ami très cher. Roger veille si bien sur son «prisonnier» adoré, que celui-ci ne manque de rien : viande, fromage, gros rouge, ta

bac, journaux, manteau — un vrai régime de vacances. Mais le temps est affreusement long, la solitude sinistre, la peur obsédante. Gil songe à mille choses, à ses vieux à la maison, qui pleurent leur brave fieu (fils). Le jeune assassin s'ennuie à crever. Les visites de Roger sont ses seules distractions. Le gosse le renseigne sur les racontars de la ville — cette ville dont il aperçoit les lumières dans la nuit et entend les bruits lointains. Il n'en peut plus pour finir, et demande à voir Querelle, que Roger lui amène en cachette. L'idée de Gil est de filer en Espagne, maintenant qu'une barbe de deux mois le rend méconnaissable, et il pense que le matelot pourrait faciliter sa fuite, organiser le voyage. Résultat : Querelle dénonce secrètement Gil à la police, qui l'arrête à la gare, au moment où il allait monter à contre-voie dans le train de Nantes, son billet en poche, acheté même par le matelot. Gil va devoir payer non seulement pour Theo, mais aussi pour Vic, dont l'enquête criminelle s'enlisait. C'est là ce que cherchait Querelle : aiguiller la rousse sur une fausse piste. Gil ne fait pas le malin au commissariat; c'est un pauvre garçon, qui dans son trouble ne se souvient de rien. Il ne sait même plus pourquoi il a égorgé Theo; il était ivre. Et quand on lui parle de Vic, il comprend encore moins; il ne le connaît pas celui-là. Mais la police comprend et croit savoir, et c'est le principal. Le jeune maçon Gilbert Turko, dit Gil, deux fois assassin, une première fois avec circonstances atténuantes, une seconde fois sans circonstances atténuantes, aura les honneurs de la guillotine. Et Genet a cette phrase déchirante : «A cette annonce, Gil sentit son ventre se vider . . .» Pauvre gars !

Je note rapidement quelques citations curieuses, lues dans le «journal intime» du lieutenant Seblon : «Pour un officier de marine, le célibat se justifie. Adolescent, enseigne même, je ne croyais pas, en choisissant d'être marin, me donner un alibi si parfait. Les femmes ne vous demandent pas toujours pourquoi vous n'êtes pas marié. Elles vous plaignent de ne connaître que des amours rapides, et jamais l'Amour, une femme dans chaque port, et jamais la Femme. Personne ne s'inquiète de savoir si je suis fiancé, ni ma mère, ni mes camarades. Nous bourlinguons». Plus loin : «Le navire dans ses flancs contient des brutes délicieuses, vêtues de blanc et d'azur. Qui choisir parmi ces mâles ?» . . . «La Marine est une organisation magnifiquement montée, composée de jeunes gens à qui tout un apprentissage enseigne comment se faire désirer.» . . . «J'aime Querelle, et Querelle sait que je l'aime. Il le sait à mes yeux sur lui, et je sais qu'il le sait à son sourire narquois, presque insolent.» . . . «Aimé de Querelle, je le serai de tous les marins de France. Mon amant est un comprimé de toutes les vertus viriles et naïves.» . . . «Afin qu'elles ne me gênent pas pour me satisfaire, je retrouse les manches de mon pyjama. Ce simple geste fait de moi un lutteur, un costaud.» . . . «Ce journal ne peut être qu'un livre de prières.» — Mais revenons au roman : «Querelle vit à toute allure (nous dit Genet) . . . «Il accepte de servir à la joie de n'importe quel passant, qui lui propose, avec d'étranges précautions, de l'accompagner un peu. Querelle, sans s'étonner, souriant, le suit en silence. Et quand ils ont découvert un abri, Querelle, toujours souriant et toujours sans un mot, se déboutonne. L'homme s'agenouille . . . Quand il se relève, il met cent francs dans la main indifférente du matelot, qui rentre à bord, ou va boire. — Une autre scène, où l'on voit

Querelle embrasser et serrer une fille contre un mur; vient à passer le lieutenant Seblon. Les deux hommes s'aperçoivent. Et Genet trouve ces phrases voluptueuses : «Querelle donnait à son dos, à ses épaules, à ses fesses toute l'importance de l'instant. Bref, toute sa volonté de séduction se transportait sur cette partie de son corps, qui devenait sa véritable face, sa face de matelot. Il la voulait scuriente, capable d'émouvoir. Il dédiait à l'officier le plus précieux de lui même.» — Mais le jeune marin, saoul à tomber, est soudain en grand difficulté, en grand danger, après qu'il a gifflé indignement une fille. Un groupe de dockers menaçants l'entourent et vont lui casser la figure; aucun marin en vue pour lui venir en aide. Quand paraît le lieutenant Seblon, qui écarte la foule hurlante, et prenant Querelle par le bras, le mène jusqu'au port d'embarquement. Le matelot est hors d'affaire, l'officier est heureux. Depuis cet instant, les deux jeunes gens se tutoient. Querelle : «Toi, tu es un pote. Tu peux m'demander c'que tu veux.» — Seblon : «Calme-toi. S'il y avait un officier . . .» — Querelle : «Jem'en fous. Y a qu'toi.» — Seblon : «Ne crie pas. Ça m'aurait fait de la peine que tu ailles en prison.» — Querelle : «Oh ! tu dis ça, mais tu t'en fous.» — Seblon : «Tu sais bien que non.» — Le matelot entoure l'officier par la taille, l'attire contre lui, et l'obligeant à se pencher, le baise violemment sur la bouche.»

Mais le roman se précipite vers sa fin. Genet est essoufflé . . . et moi aussi. «Le Vengeur» va lever l'ancre et partir en nouvelle croisière dans la Mer Blanche, vers de nouvelles aventures, d'autres vols, d'autres crimes peut-être ? Puisse, sa bonne étoile, protéger toujours Querelle. Ce départ est aussi, pour l'officier et son jeune subalterne, une bonne occasion de se rapprocher, de tomber dans les bras l'un de l'autre. Mais nous ne le saurons jamais. Quant aux autres personnages, ils restent tout simplement sur leurs positions, comme dans la vie : Nono, le cabaretier, à ses amours troubles, Madame Lysiane, la maquerelle, à son comptoir, Robert, frère de Querelle, dans les bras de sa grosse maîtresse. Mario, le policier, monte en grade — il l'a mérité; Dédé, la donneuse, est promu auxiliaire de police. Et Roger, la tendre petite tapette, pleure pleure son cher guillotiné. De Vic, personne ne parle plus, ni de Theo et de Gil; les morts passent vite. La dernière page du roman est très caractéristique du genre dit «Genet» : grandiose, échevelée, follement boursoufflée, incompréhensible, sauf dans ses grandes lignes — une sorte de «Cantique des cantiques» à l'usage de fous. Mais dans son désordre phantasmagorique, cette page traduit bien l'adieu de Genet à «Querelle . . .», l'adieu d'un amoureux à son plus bel ami. — «En voilà des histoires pour un vulgaire gibier de potence», pensera-t-on. — Sans doute, ami lecteur, mais n'oublions pas que la beauté a des droits que n'a pas la laideur.